Mimi
les grosses fesses

Doc77

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Doc77

Mimi les grosses fesses

© Le jardin d'Aphrodite - Novembre 2018

Sommaire

Une aventure à Cuba **3**

Un après-midi crapuleux **13**

Retour en Île de France **21**

Une aventure à Cuba

Dans la collectivité où je travaille depuis quelques années, nous bénéficions du CASC (équivalent du CE des entreprises privées), ce qui nous donne l'occasion de faire de beaux voyages par l'intermédiaire d'agences sérieuses.

J'ai donc eu la chance l'année dernière de faire un voyage à Cuba avec un groupe d'une vingtaine de personnes. Il y a souvent dans ces groupes des personnes que je connais, puisque ayant des relations de travail avec eux, mais aussi beaucoup de collègues que je n'ai jamais vus, étant donné que nous sommes quand même 1 500 agents. Sans compter que les agents bénéficiant encore du CASC une fois à la retraite, j'y rencontre des personnes que je n'avais jamais croisées quand elles étaient en activité.

Je suis veuf depuis cinq ans, et bien qu'ayant régulièrement des aventures, je n'ai jamais « refait ma vie » comme on dit, et je vis seul.

Ceux qui ont déjà effectué ce type de circuits savent que l'agence de voyage attribue une chambre par couple dans les hôtels où l'on descend, et place les gens seuls soit par deux (du même sexe) dans la même chambre, soit un par chambre moyennant un supplément s'ils le désirent ; pour ma part, cette fois-ci je n'eus pas le choix puisque nous étions en nombre impair et que j'étais l'homme « électron libre » si je puis dire.

Peu importe, j'avais une très grande chambre pour moi tout seul, avec un ou deux lits, et ma totale liberté : pas besoin de

devoir se mettre d'accord avec le « colocataire » sur qui garde la clé, qui va se coucher en premier, etc.

Le voyage fut charmant et l'on fit un circuit dans une grande partie de l'île, pour terminer par une villégiature de cinq jours dans un hôtel quatre étoiles en bordure de plages paradisiaques, dans une zone très touristique. Le groupe était sympathique, avec des personnes de tous âges, des couples, des personnes seules.

Nous avons appris à nous connaître, à nous apprécier ou pas ; des groupes – voire des clans – se sont créés par âge, par affinités... Il y a les joyeux fêtards qui passent le jour et la soirée à boire, les petits groupes qui font du shopping toute la journée, des couples qui se retrouvent le soir pour dîner.

Étant moi un électron libre, je vivais ma vie dans la journée, retrouvant certaines personnes du groupe le soir pour l'apéro, dînant tantôt seul, tantôt avec les uns ou les autres.

Pour ce qui est de l'amour ou du sexe, au bout d'une semaine j'avais compris qu'il ne se passerait rien pour moi, étant donné que toutes les femmes étaient soit en couple, semblant des épouses fidèles, soit ne m'attiraient pas du tout, ce qui semblait réciproque ! Je m'apprêtais donc à terminer ainsi mon séjour, me disant que, de toute façon, j'étais venu pour me détendre, me reposer, profiter du soleil et de la beauté du pays.

Je fus pourtant troublé par un événement qui aurait pu rester anodin.

L'agence de voyage avait organisé (comme elle le fait souvent pour les touristes à La Havane) une promenade le soir en taxi. Ces taxis sont, comme le savent ceux qui y sont allés, des très vieilles voitures américaines des années 50 et 60 que les Cubains entretiennent avec amour.

Si ces belles Américaines sont rutilantes, éblouissantes, le confort n'est plus d'actualité, les banquettes ayant mal supporté le passage des années. Aussi je me retrouvai à l'arrière de l'une d'elles, entre

un homme à ma gauche et Mimi, une retraitée de 68 ans à ma droite, son mari à l'avant, à côté du conducteur.

La promenade fut très agréable, même si j'étais assez serré contre Mimi, qui était petite et très ronde ; un contact obligé mais agréable avec sa cuisse et sa hanche gauches débordantes.

Au moment de descendre, Mimi avait du mal à s'extraire de la vieille voiture : en effet il fallait sortir par la portière avant ; les banquettes étaient passablement défoncées, l'assise très profonde, et une grande enjambée n'était pas aisée pour une petite femme avec des jambes courtes comme elle. Tandis qu'elle peinait, elle me dit :

— Tu peux m'aider, s'il te plaît ? Pousse-moi.

Je m'exécutai, un peu gêné, d'une poussée maladroite sur le bas de son dos.

— Vas-y, pousse-moi !

— Je ne vais quand même pas te mettre les mains aux fesses...

— C'est pas grave...

Elle réussit malgré tout à sortir, bien que je me refusai à ne pas agir comme un gentleman.

Malgré tout, cette demande avait jeté un trouble en moi. Était-ce parce que j'étais un peu sevré depuis quelque temps ? En tout cas, je continuais à penser que cette petite phrase de sa part avait été tout à fait innocente. D'abord parce que son mari se trouvait tout près, et puis parce qu'en raison de son âge et de ses rondeurs en excès elle devait se considérer comme indigne d'inspirer encore un quelconque désir, même à un veuf de 50 ans.

Les jours suivants je me mis à la regarder différemment. Ou plutôt il serait plus juste de dire que je me mis à la regarder, alors que ça n'était pas le cas avant. Blonde décolorée, les cheveux mi-longs, avec ses yeux bleus elle était plutôt mignonne, même si elle faisait sa soixantaine. Les bras et les épaules ronds souvent nus, du fait des tenues d'été (la température montait à 33 °C dans la journée), elle avait une poitrine menue mais était large de cuisses et

de hanches, et ses fesses étaient on ne peut plus charnues, comme j'avais été à deux doigts de l'éprouver. J'avais apprécié le contact de sa chair molle et souple lors de ma poussée sur ses reins.

La chaleur montait dès le début de l'après-midi, mais pas au point de nous empêcher de sortir ou d'aller à la plage. Comme Mimi savait que je parlais espagnol, elle me demanda un midi si je voulais bien l'accompagner en ville pour l'aider à acheter des souvenirs. J'acquiesçai de bonne grâce, ce qui nous permit de faire mieux connaissance. Je me rendis compte qu'elle se sentait assez seule. En effet, les gens plus jeunes du groupe ne recherchaient pas sa compagnie, et comme son mari faisait chaque jour une longue sieste, les après-midis lui paraissaient longs.

Le lendemain midi à l'heure du café, nous étions quelques-uns autour d'une table. Son mari, fatigué, se leva, disant qu'il allait faire la sieste. Je lui demandai alors si elle voulait aller à la plage. Elle me dit « volontiers » et partit rattraper son mari afin qu'elle puisse passer son maillot de bain et prendre ses affaires de plage avant qu'il ne s'enferme dans sa chambre.

Nous nous donnâmes rendez-vous sur le chemin de la plage où je la retrouvai un quart d'heure plus tard.

Ces plages privées sont très longues et il y avait très peu de monde. Nous installâmes nos serviettes sur des transats, à moitié à l'ombre de parasols en paille, et elle s'installa à plat-ventre pour faire bronzette. La peau de blonde de Mimi avait déjà bien rosi les jours précédents sur ses épaules sous l'effet du cruel soleil des tropiques.

Je lui fis remarquer :

— Tu as commencé à prendre un coup de soleil ; tu devrais faire attention. Tu ne veux pas que je te passe de la crème ?

— Oui, tu as raison. Vas-y.

Je pris sa crème solaire et commençai à en passer sur son cou, ses épaules rondes et ses bras dodus que j'avais pu admirer depuis

plusieurs jours, puis son dos. J'abaissai un peu les deux bretelles de son maillot une-pièce.

— Je te baisse ça parce que je ne voudrais pas mettre du gras sur ton maillot.

— Oui, bien sûr. Tu as raison.

Et elle se releva un peu pour faire passer les bretelles et dégager ses bras. Dans ce mouvement, je pus apercevoir son mignon petit téton puis elle se recoucha sur le ventre.

Enhardi, j'abaissai le maillot jusqu'à ses reins, dévoilant ses flancs charnus, la peau laiteuse et moelleuse de son dos. Je l'enduisis copieusement et m'appliquai à faire pénétrer la crème, action que je fis durer longtemps, et qui tenait plus du massage sensuel et tendre que du simple passage de la crème.

Elle se laissa faire et ne réagit pas.

Je me disais que si on nous avait vus on aurait pu nous prendre pour un couple, mais il n'y avait personne à moins de cinquante mètres et, qui plus est, personne que je ne connaissais jusqu'à l'horizon.

— Tu veux que je t'en passe sur les cuisses ?

— Oui volontiers.

Sans aucune gêne puisqu'elle acquiesçait, je me mis à polir et pétrir ses fortes cuisses, puis ses mollets rebondis. Elle avait la tête tournée de l'autre côté et je ne pouvais donc voir son visage ni ce qu'il exprimait.

Nous restâmes plus d'une heure allongés, échangeant très peu de mots. À un moment elle se retourna non sans avoir remis pudiquement ses bretelles ; l'honneur était sauf. Je n'osai pas lui demander si elle voulait que je lui applique la crème sur le côté face puisqu'elle pouvait le faire : ça aurait pu lui paraître un peu suspect.

Vers 15 heures elle s'assit, manifestant de la lassitude.

— Tu en as marre ? Tu veux rentrer ?

— Oui, je rentrerais bien mais Georges dort. On n'a qu'une seule clé de la chambre, et c'est lui qui l'a. Pourtant, j'aurais bien aimé prendre une douche pour enlever cette crème et le sable.

— Si tu veux, tu peux venir te doucher chez moi.

— Ah oui, pourquoi pas ? Ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non, voyons.

Nous retournâmes à l'hôtel, nous dirigeâmes vers ma chambre que j'avais la chance, donc, de ne partager avec personne. Elle ne laissa transparaître aucun trouble ni inquiétude.

Arrivés dans ma chambre spacieuse, je lui donnai une serviette propre et allai m'asseoir sur mon lit. Elle se rendit dans la salle de bain et je me rendis compte qu'elle avait laissé la porte ouverte ; je ne pensai pas le moins du monde qu'il y avait dans cette attitude une invite, mais simplement une absence de pudeur, une sorte de naturel façon « comment pourrait-il s'intéresser à moi ? » Je décidai à ce moment-là, et sans réfléchir, de tenter le tout pour le tout. Elle n'avait pas encore commencé à faire couler l'eau mais je devinai qu'elle avait déjà retiré son maillot. Je m'approchai de la porte de telle sorte qu'elle m'entende :

— Tu veux que je vienne me doucher avec toi ?

Un silence. C'était cuit. Puis :

— Oui, si tu veux.

Ni une ni deux, j'entrai dans la salle d'eau. Elle était déjà debout dans la baignoire, nue, et me regardait. J'ôtai mon maillot en une seconde et j'enjambai la baignoire. Je fis couler l'eau, réglant le mélange, puis je lui dis doucement :

— Approche-toi, viens sous l'eau.

Je l'attirai doucement contre moi, la tenant par les épaules, et la plaquai contre moi. L'eau se mit à ruisseler sur nos têtes. Je sentis le moelleux de son corps contre moi, son ventre replet et chaud contre ma queue qui s'était rapidement dressée et qui était collée contre elle.

— Tourne-toi, je vais te savonner, lui dis-je doucement, presque à voix basse, en l'aidant à faire lentement son demi-tour, mes mains la tenant fermement par les bras pour qu'elle ne glisse pas et la maintenant toujours étroitement serrée. Ma queue était maintenant pressée contre la raie de ses fesses.

Bien entendu, c'est dans mes mains que je versai le gel douche et c'est avec mes mains que je commençai à la savonner en débutant par le cou, puis descendis vers sa poitrine, ses petits seins que je me mis à masser longuement et sensuellement (ils tenaient presque dans mes paumes), puis son ventre large et débordant, son mont de Vénus renflé, l'intérieur de ses cuisses grasses que je malaxai sans retenue. En remontant, je pétris et pressai sa vulve douce.

Elle s'était abandonnée, la tête en arrière, posée sur mon cou.

Je la retournai à nouveau, la pressai contre moi et savonnai son dos gras puis ses reins, et enfin ses larges fesses dont je pus enfin apprécier l'abondance, la mollesse. Je les malaxai à pleines mains, les pressai fortement, ma tête appuyée contre sa poitrine.

— À moi, maintenant.

Elle me rendit la pareille, ses mains se montrant douces et expertes quand elles se saisirent de mes couilles et de ma queue qu'elle savonna avec des massages sensuels, me laissant au bord de l'apoplexie.

Je fis couler l'eau à nouveau pour nous rincer et ma bouche parcourut son cou, ses épaules, ses seins, trouva sa bouche qui fusionna avec elle en un long baiser langoureux, baiser qu'elle me rendit avec grâce. Enfin je me décollai d'elle, enjambai la baignoire, pris une grande serviette, l'invitai à sortir puis l'emballai dans la serviette, la séchant de mes mains par des frictions et des pressions tendres.

Je m'enroulai moi-même dans ma serviette puis lui dis :

— Viens.

Je l'entraînai jusqu'à mon lit, où là, debout, je lui ôtai sa serviette.

Puis lui intimai :

— Allonge-toi à plat-ventre ; je vais te faire un massage intégral.

Elle ne se fit pas prier, s'étalant sensuellement dans la même posture où je l'avais vue à la plage, mais là totalement nue, son gros fessier tendu vers le ciel et bien offert. Je m'allongeai, entièrement nu, tout du long sur elle, ma queue raide bien calée entre ses fesses ; et si mes mains entreprirent un massage descendant, mon membre viril la massait également à cet endroit de mouvements de va-et-vient d'un rythme lent.

Je finis par pétrir à nouveau ses grosses fesses, les écartant, les resserrant, pochant les chairs molles, faisant ressortir la cellulite, et lui appliquai même quelques petites claques sèches entre deux.

Je finis par lui peloter abondamment ses grosses cuisses, puis lui intimai :

— Mets-toi à quatre pattes ; j'ai envie de te voir à quatre pattes !

Elle s'exécuta lentement, sans discuter, et avec contentement. Je lui pelotai ses petits seins qui pendaient tout pointus, les bourrelets de son ventre qui se succédaient élégamment comme les plis d'une draperie, et lui caressai les fesses avec passion, mes doigts s'égarant dans le sillon fessier de plus en plus profondément, puis vers sa vulve.

Elle me dit presque dans une plainte :

— Tu sais, je suis toute sèche, c'est à cause de l'âge...

— Ne t'inquiète pas, je sais bien.

Je lui demandai de reculer au maximum et d'écarter un peu ses cuisses. De derrière, le spectacle était des plus excitants : je voyais la vulve bien fendue, le pubis gras prolongé par le ventre attiré par la pesanteur. Je m'installai confortablement à genoux et ma langue parcourut tout ce qui s'offrait à moi tandis que mes mains couraient des fesses aux seins, en malaxant tout ce qu'elles trouvaient.

De son côté, ce n'était qu'une suite de soupirs, de murmures de contentement.

Sa vulve corail ressemblait désormais à un coquillage rose et luisant.

Je pris un préservatif (je ne pars jamais en voyage sans biscuits) que j'enfilai, puis je me plaçai debout derrière elle et la pénétrai lentement. Je me mis à la besogner de plus en plus vite, m'agrippant à ses hanches, à sa taille, pétrissant ses grosses fesses, les claquant même deux ou trois fois à un certain moment ; jamais je n'avais baisé un cul pareil ! J'étais super excité ; son fourreau d'amour était doux et brûlant.

Je déconnai et vins me placer à genoux devant son visage. Je lui mis mon gros vit devant sa bouche ; compréhensive, elle l'ouvrit et se mit à me sucer comme une vraie connaisseuse.

On a souvent tendance à oublier que les dames d'un certain âge ont été des femmes – et même des jeunes filles – et que l'amour est comme la bicyclette : ça ne s'oublie jamais.

Je prenais mon pied, mes mains malaxant ses petits seins pointus. De temps à autre elle levait vers moi ses jolis yeux bleus. Je posai mes mains sur sa nuque et me mis à baiser sa bouche en lents et sensuels mouvements de va-et-vient ; elle était d'une docilité merveilleuse.

Je n'en pouvais plus ; son corps replet m'excitait au plus haut point. Je lui dis :

— Viens sur le dos, je vais te baiser très profond.

Elle s'exécuta. Je lui écartai et lui relevai ses grosses cuisses le plus haut possible et je me mis à la posséder à grands coups de pine, butant jusqu'au tréfonds de sa chatte, mes mains crispées sur ses poignées d'amour, culbutant et ébranlant son utérus. Elle se mit à haleter, à râler, à jurer. Il y avait indubitablement longtemps qu'elle n'avait pas pris son pied. Elle se mit manifestement à jouir, secouée de tremblements, agitée de spasmes. Je lui dis alors :

— Je vais jouir. Je veux jouir sur tes petits seins.

Je me mis à califourchon sur sa poitrine et j'aspergeai en grognant ses mignons petits tétons.

Nous roulâmes sur le côté et restâmes ainsi face à face sans éprouver la moindre gêne. Elle me déclara que c'était la première fois qu'elle trompait son mari, en 47 ans de mariage.

— Tu comprends, il n'est pas très marrant mais il est fatigué, le pauvre. Il a besoin de faire sa sieste tous les jours, toute l'année, et moi je m'ennuie. En plus, comme je m'ennuie, je mange... C'est mal ce que j'ai fait.

— Écoute, on n'en parlera à personne. Il ne faut jamais rien regretter. Tu profites de la vie. Qui sait de quoi demain sera fait ?

— Tu as raison. Cette occasion ne se représentera sans doute jamais.

— Ce sera notre petit secret.

Elle se blottit dans mes bras et nous restâmes longtemps allongés l'un contre l'autre, parlant doucement tandis que je caressais tendrement ses bras dodus et son flanc généreux.

Dans les jours qui suivirent, loin d'éprouver du remords, Mimi alla tous les jours à la plage avec moi.

Un après-midi crapuleux

Le lendemain, après déjeuner, au moment du café, je me joignis à la table d'un petit groupe composé de Mimi, de son mari et de quelques autres. À la fin du repas, m'étant retrouvé seul avec eux deux, je demandai innocemment :

— Vous allez à la plage cet après-midi ?

— Non, moi je vais faire la sieste. La plage, très peu pour moi... répondit Georges.

— Moi, je vais y aller. Et toi ?

— Oui, je vais y aller.

Nous nous retrouvâmes pour la deuxième fois tous les deux à la plage, un peu gênés, ne sachant que dire. Ce qui ne m'empêcha pas au bout d'une bonne heure de lui proposer de venir se doucher chez moi.

— Oui, d'accord ; mais sage, aujourd'hui. Je m'en veux pour hier. J'ai mauvaise conscience.

— Écoute, tu habites à 900 bornes de chez moi. Alors quelle conséquence il y aura ? On n'est pas près de se revoir après. Tu crois que tu tromperas encore ton mari, ensuite ?

— Non, bien sûr.

— De toute façon, le mal est fait. Nous avons péché : nous serons damnés ! dis-je en riant.

— Oh, toi alors...

Puis, après un silence, et avec un sourire malicieux, elle me glissa :

— Ne me dis pas que tu as encore envie de moi...

— Oh, que si ! C'était pas bien, hier ?

— Si. C'était formidable.

— Alors c'est toi qui vois. Tu es libre. Si tu veux qu'on ne le fasse plus jamais, OK. Mais dans le cas contraire je suis là.

Nous retournâmes à ma chambre. Elle fila dans la salle de bain. J'étais prêt à attendre sagement qu'elle ait fini, respectant son vœu d'en rester là. Mais tandis qu'elle était dans la salle d'eau depuis à peine deux minutes, elle passa la tête par la porte et me lança :

— Tu viens me laver ?

Évidemment, je ne me fis pas prier. En un instant j'y étais et m'étais mis nu. Elle était dans la baignoire ; elle m'ouvrit les bras. J'ouvris l'eau, la pris dans mes bras, la serrai contre moi, l'embrassai à pleine bouche. L'eau ruisselait contre nos deux corps.

Ce fut encore une douche longue et sensuelle, des massages de sa chair à pleines mains, mes paumes coulissant sur sa peau rendue glissante par le savon.

Je sortis en premier, me séchai et la vis avec stupéfaction enjamber la baignoire pour se mettre à genoux devant moi et me prendre le sexe en bouche. Je n'en revenais pas : ma Mimi prenait des initiatives de plus en plus osées ! Je contemplai ma belle blonde grasse, nue sur le tapis de la salle de bain, me sucer longuement et goulûment tout en me regardant la tête levée, ses beaux yeux bleus dans les miens. J'admirai son dos replet, ses bras ronds et ses hanches larges ; ainsi à genoux à mes pieds, elle était terriblement sensuelle !

Nous nous retrouvâmes sur le lit, entamant un 69. J'avais pris ses imposantes fesses dans mes mains, mangeant sa vulve, pénétrant sa chatte de ma langue tandis que sa bouche s'activait en vraie experte, me tétant le gland comme une vraie courtisane. Je caressai l'intérieur de ses fesses, sa rosette toute froncée, la pénétrant d'une phalange, la travaillant tout doucement, comme pour l'élargir.

Je la pris en levrette, son gros cul et ses hanches larges m'excitant au plus haut point. Je la besognai lentement, puis de plus en plus fort, mes mains crispées sur les bourrelets moelleux de ses hanches. Il y avait longtemps que je n'avais pas fait l'amour deux jours de suite, ce qui, physiologiquement, faisait que je pouvais durer plus longtemps. Je tombai sur elle à plat-ventre, la pris par les épaules et me mis à la ramoner à un rythme soutenu. Elle râlait, emportée par mon excitation et la sienne.

Mon désir et mon envie d'elle ne se calmaient pas ; j'exultais, ivre de son corps, de cette partie de baise lubrique, dans cette chambre luxueuse et spacieuse, sur les draps blanc immaculés.

— Ah, tu m'excites, ma belle, tu m'excites trop. Je vais te baiser comme tu n'as jamais été baisée. Tu m'excites, cochonne ; j'ai envie de toi. Je vais te partouzer !

Elle se laissait emporter par le flux et le reflux, ma vague montant et descendant vers elle, mon sexe la pistonnant avec force, mon pubis claquant contre son cul tandis je continuais à lui déverser des obscénités à l'oreille :

— Tu es bonne, ma grosse cochonne ! J'aime tes fesses, j'aime ta chatte, j'aime tes petits seins ; tu me fais bien bander. Tu la sens, ma grosse queue dans ton petit fourreau ? !

— Oui, je te sens bien. Tu me baises bien. C'est bon... J'ai jamais baisé comme ça.

— Hummm... Tu ne regrettes pas, hein ?

— Oh non, alors, c'est trop bon !

Je me retirai un moment pour mieux contempler son large fessier blanc étalé sur le lit. Je me mis à le peloter, à lui donner des petites tapes pour admirer l'onde de choc parcourir la chair molle du bas vers le haut. Je massai ses grosses fesses, les remontant, les écartant, les resserrant au maximum. Elle gloussa :

— Tu aimes mes fesses ? Elles t'excitent ?

— Oh, que oui !

— Et dire que j'en ai honte, que je voudrais perdre 15 kg...

— Quel sacrilège ! Ce serait une honte... Quelle grande perte !

Je lui écartai encore les fesses et lui passai ma langue dans un mouvement descendant, des reins jusqu'à sa rosette que je léchai avec méthode, l'agaçant de petits mouvements circulaires, cherchant à la pénétrer de petits coups de langue en pointe. Puis, encore à cheval sur ses cuisses, je plaçai ma queue raidie dans ce sillon fessier aguichant et me mis à baiser son entrefesse avec de lents et amples mouvements de bassin, mes mains plaquées sur ses épaules rondes, appuyant bien le membre raide en passant sur l'anus.

Ce faisant, je lui léchais le cou, lui suçais le lobe de l'oreille, lui arrachant des frissons d'excitation. Je lui murmurai à l'oreille :

— Tu sais ce que je vais te faire maintenant ?

— Oh... non. Par là ?

— Pourquoi ? Tu ne l'as jamais fait ?

— Si... Enfin, il y a longtemps. J'ai pas aimé.

— On peut essayer... On va y aller très doucement. Si tu as mal ou si tu n'aimes pas, j'arrêterai.

— OK.

La position sur le ventre n'étant pas la plus pratique, je lui demandai de se replacer à quatre pattes et d'avancer ses genoux. Elle obéit aussitôt et m'offrit la vue splendide que j'attendais : son cul était ainsi tendu, les cuisses grasses et luisantes écartées, en position d'attente. Elle était terriblement désirable, m'offrant une vue imprenable sur sa vulve bien fendue et l'œillet sombre bien ourlé.

Je sautai du lit et allai attraper près de la télé une mangue que les femmes de chambre laissaient chaque jour dans une petite corbeille. Je mordis sauvagement dedans, enduisis mon index de la chair luisante et visqueuse, caressai le pourtour de son anneau et la pénétrai tout doucement du bout de mon doigt qui glissa à l'intérieur, en douceur et sans problème : son orifice le plus intime se livrait sans résistance ; il était chaud et souple. Je fis quelques

va-et-vient puis changeai de doigt pour finir en lui glissant le pouce dans le cul. Elle émit un petit son, mi-cri mi-soupir. Je lui travaillai l'orifice avec le pouce, l'enfonçant jusqu'à la première phalange, et même plus : elle s'ouvrait comme une fleur, prête comme une jeune fille.

Je vins me placer debout, jambes écartées au-dessus de son fessier. Je présentai mon vit encapuchonné de latex devant l'étroit orifice et poussai doucement mon gland contre celui-ci, qui céda sans résistance. Je sentais à peine les spasmes musculaires de l'anneau. Mimi, un peu crispée, prit ma queue sans protester, sans douleur. Je m'enfonçai lentement et arrivai en butée : elle l'avait tout entière dans le cul !

— Alors, tu as mal ?

— Non, non, ça va...

— C'est désagréable ?

— Non... continue.

Ainsi invité à explorer son fondement, je saisis ses fesses à pleines pognes et l'empalai rythmiquement sur moi, lentement puis en accélérant. Je continuai accroupi sur le lit, au-dessus de son volumineux derrière, à la pilonner très profondément. Elle haletait. Je sentais son excitation grandir. Elle commença à proférer des jurons (ce qui ne lui ressemblait pas, elle, une dame si bien élevée...) :

— Ah, putain ! Ah, la vache ! Nom de Dieu...

Elle découvrait des sensations inconnues : ma queue butait sur sa zone G, mes mains crispées sur ses seins pinçaient de plus en plus fort ses mamelons. Je sentis son orgasme monter, puis elle se mit à jouir en poussant un long feulement rauque.

Je ne la laissai pas souffler : je me replantai dans sa chatte et la poussai à plat-ventre pour continuer à la limer en la tenant par les épaules et en murmurant à son oreille tout ce que l'excitation au paroxysme faisait naître dans mon esprit :

— Ah, tu m'excites ! Tu as un beau dos ; il est si large, si gras... J'aimerais te faire goûter au martinet, te rougir la chair, faire valser tes grosses fesses au fouet, t'attacher sur un chevalet...

Mimi ne relevait pas, ne comprenant peut-être pas ce que je décrivais, laissant mon désir lubrique m'envahir tandis que je mordillais la chair replète de son dos et qu'elle gémissait sous les coups de boutoir qui finissaient de l'achever, ses pics orgasmiques se succédant et n'arrêtant plus de la secouer de spasmes et de tremblements de jouissance.

— Ah je ferai de toi ma pute ; je t'habillerai comme une salope, comme une poule. Je te sortirai et t'exhiberai comme ça, en talons hauts, minijupe, porte-jarretelles... Ahhhh !

Je finis en jouissant en elle, en longs jets qui furent presque douloureux, m'anéantissant tout à fait.

Les trois jours suivants (les derniers avant le retour), à l'heure de la sieste et sans passer par la plage, nous fîmes l'amour comme des déments. Je n'en revenais pas d'avoir retrouvé une telle forme et une telle libido à mon âge ; étaient-ce le soleil et la chaleur ambiante qui me montaient à la tête ? Étaient-ce les grosses fesses et les belles formes de Mimi qui me faisaient un tel effet ?

Malheureusement, le voyage s'acheva. Le groupe prit congé à l'aéroport de Roissy. Je fis deux grosses bises à Mimi. Nous avions échangé nos adresses mail afin de nous envoyer nos photos de vacances. Il n'était pas prévu que nous revoyions, du simple fait qu'elle habitait si loin de chez moi.

Nous nous envoyâmes nos photos souvenirs et entretînmes une relation épistolaire par mails, évidemment bien chaste et bien pudique : je ne savais pas si son mari pouvait lire ses mails, alors je m'abstins de tenir des propos licencieux. Une seule fois elle évoqua, tout en restant vague, les « bons moments que nous avons passés ensemble ». Pour le reste, je ressentais à travers les brèves banalités sur sa vie quotidienne un peu d'ennui, voire de la tristesse.

Notre correspondance s'espaça de plus en plus, ce qui est – hélas – souvent le cas entre des personnes trop éloignées géographiquement pour pouvoir se voir. À un moment elle me parla de son mari qui avait des soucis de santé, puis un assez long silence s'installa. Elle omit probablement de répondre à mon dernier mail.

Ça me laissa évidemment un peu triste – je repensais souvent avec nostalgie à elle et à nos moments coquins – mais la vie continuait, et contrairement à elle, ma vie sexuelle était loin d'être en tracé plat, par chance pimentée d'aventures suffisamment fréquentes pour maintenir ma forme, mon moral et mes performances sexuelles, sans véritable liaison durable (mais bon, j'aime ma liberté et ma tranquillité...)

Retour en Île de France

De longs mois après, alors que je ne m'attendais plus à avoir de ses nouvelles, elle m'écrivit pour me dire que son mari était décédé depuis quatre mois et qu'elle se sentait vraiment seule et triste ; elle avait peu de moyens pour voyager, mais étant exilée dans le Sud et ses enfants et petits-enfants en région parisienne, elle pensait monter prochainement pour les visiter.

Elle me demandait si, à cette occasion, nous pouvions nous voir.

Bien sûr, je répondis favorablement, et que même si ses enfants manquaient de place pour l'héberger, je pouvais la loger pendant quelques jours, ayant une grande maison.

Elle répondit avec enthousiasme, et nous convînmes de sa venue ; j'allais la recevoir pendant deux semaines, séjour au cours duquel elle pourrait aller voir sa famille durant la semaine et certaines soirées – d'autant que je n'avais pas de congés – et passer avec moi au moins un week-end.

Elle devait monter en TGV.

Le jour de son arrivée je vins la chercher à la gare de Lyon afin qu'elle ne se perde pas dans les métros et RER qui émaillent le trajet de cette gare à chez moi.

Je m'attendais à trouver une femme âgée, vieillie par le temps passé, le veuvage et les épreuves. Quand je l'aperçus, je fus franchement et agréablement surpris : ses cheveux mi-longs toujours blonds décolorés avaient une coupe impeccable ; elle était légèrement

maquillée avec goût, ce qui rehaussait avec grâce le bleu azur de ses yeux. Quant à sa tenue vestimentaire, elle n'avait rien de celle d'une retraitée : bottes, bas couleur fumée, jupe droite très classe au-dessus du genou et cintrée, chemisier blanc élégant à manches courtes qui mettait en valeur ses bras appétissants et ronds.

Je me dis qu'elle était sacrément coquette, mais aussi que j'avais la chance d'être probablement l'objet de cette attention et du soin particulier qu'elle avait portés à son apparence, avec sans doute le désir de me plaire.

Elle vint à ma rencontre avec un grand sourire et je l'embrassai sur les deux joues, mais en la pressant doucement contre moi, une main sur sa taille, une autre sur son bras plein.

Arrivés à la maison, nous primes un thé et entamâmes une longue conversation ; je m'enquis de comment elle allait, de ses soucis, sa famille, sa vie quotidienne. Elle se montra plutôt gaie et enjouée, ravie, semble-t-il, de me revoir et de sortir pour quelques jours de son quotidien triste et monotone.

Après cet agréable moment passé à bavarder, je l'invitai à monter déposer son bagage :

— Voilà, tu peux déposer tes affaires là ; c'est la chambre d'amis. La mienne est juste en face.

Puis après une petite pause :

— À moins que tu préfères dormir avec moi : il n'y a pas de problème.

Elle eut un sourire entendu et s'approcha de moi, presque à me toucher.

— Si tu me le proposes, je ne vais pas le refuser...

— C'est comme tu veux.

Elle se pressa doucement contre moi ; je déposai un baiser sur son front.

— Ça fait tellement longtemps... dit-elle sans préciser si elle parlait de nos ébats passés ou de son activité sexuelle en général, ou simplement de nous.

Le soir je lui confectionnai un petit dîner et nous mangeâmes en tête-à-tête avec un fond de musique douce.

Je l'invitai même à danser un slow langoureux. Ma main sur sa taille, je la pressai contre moi et elle fut obligée de sentir contre son ventre la raideur dans mon pantalon que son contact faisait naître en moi.

Je l'embrassai à pleine bouche. Mes mains descendirent sur ses fesses qu'elles caressèrent d'abord doucement, puis en se mettant à les palper fermement ; je constatai avec un réel plaisir qu'elles n'avaient rien perdu de leur fantastique volume, de leur abondance. Je la pelotai avidement, soupesant ces belles chairs, écartant un peu ses masses bandantes (enfin, autant que sa jupe droite permettait de le faire), descendant jusqu'à ses cuisses, lui remontant ses grosses lunes.

Elle avait les joues en feu, et le désir nous montait à la tête.

Il ne se passa pas longtemps avant de nous retrouver dans ma chambre. À mon grand plaisir, elle avait toujours ses bottes, et dans cette tenue je la trouvais super sexy ! Je m'allongeai sur le lit et lui annonçai qu'elle allait me faire un strip, mais pas n'importe comment ; j'avais des exigences :

— Avant d'enlever quoi que ce soit, je veux savoir ce que tu portes sous ta jupe.

— Un slip.

— Et... un collant ? Ou ce sont des bas ?

— Et si je ne veux pas te répondre ? énonça-t-elle d'un air espiègle.

— Alors, réponds juste à la question : des bas ou des collants ?

Un petit silence, un gloussement, puis d'une voix chantonnante :

— Ce ne sont pas des collants...

Là, j'étais vraiment scié. Elle avait mis le paquet !

— Alors enlève juste ta culotte ! Tu gardes tout le reste pour le moment.

Tant bien que mal, elle se contorsionna pour passer ses mains sous sa jupe étroite sans la faire remonter, fit glisser puis tomber sa culotte à ses pieds, une jolie culotte rouge en dentelle. Du bout du pied et habilement elle me la jeta. Je m'en saisis, la portai à mon visage et humai profondément son parfum intime, son odeur musquée de femme, profonde et envoûtante, qui avait eu le temps d'imprégner le tissu durant le voyage en train.

Elle était debout face à moi, avec un air coquin, un air de défi.

— Maintenant, remonte lentement ta jupe... Remonte-la jusqu'au milieu de tes reins.

Elle saisit le bas de sa jupe grise, et tout en me regardant droit dans les yeux commença à la remonter. Quand elle fut en haut des cuisses, j'aperçus les émouvantes bandes plus sombres, puis la peau nue et replète du haut de la cuisse... Ah, la petite cochonne, la petite allumeuse ! Elle avait mis des bas autofixants ! J'étais sûr qu'elle n'achetait pas ça du vivant de son mari...

Mais elle continua de remonter sa jupe et je ne fus pas au bout de mes surprises : je découvris un mont de Vénus proéminent, si blanc... et aussi lisse qu'il avait dû être lorsqu'elle était enfant ! Cette petite coquine l'avait entièrement rasé ! Elle voulait me rendre fou, c'était certain... Je me redressai d'un bond, m'assis sur le bord du lit, mes yeux hypnotisés par cette vision. Elle souriait, satisfaite d'elle-même.

— Avance... lui ordonnai-je d'une voix blanche.

Elle resta sans bouger pendant deux ou trois secondes, ses mains tenant toujours sa jupe retroussée sur ses reins, me regardant d'un air de défi, puis fit les deux pas qui me séparaient de moi.

— Écarte les jambes.

Je posai mes mains sur ses fesses et l'attirai vers moi. Sa vulve était juste à hauteur de ma bouche, et je la collai immédiatement à ce magnifique coquillage corail. Ma langue parcourut toute son

intimité, de bas en haut, de haut en bas tandis qu'elle s'était légèrement renversée en arrière et soupirait profondément.

Je la gratifiai un long moment de cette caresse buccale ; ses mains s'étaient posées sur ma tête. Je m'imprégnai avec délectation de son goût délicat et épicé qui fit renaître dans mon cerveau le souvenir de ces après-midis coquins, ensemble, dans ma chambre d'hôtel si luxueuse à Cuba.

Je laissai presque à regret sa chatte si douce et lui intimai :

— Recule à nouveau et tourne-toi. Garde ta jupe relevée sur tes reins.

Elle ne se fit pas prier et s'exécuta lentement. J'eus alors ce spectacle éblouissant de deux belles lunes blanches immaculées dans la lumière tamisée de ma chambre. Quelles merveilles !

Cette fois c'est moi qui m'avançai à genoux, et mes mains fondirent à pleines paumes sur ces belles miches tendres et molles que je me mis à pétrir furieusement. Elle gloussa, toujours étonnée de ma fascination pour ses grosses fesses qui, elle, la complexaient toujours. Je les malaxai, les palpai, les pinçai, les serrai, les ouvris, les refermai, les fis glisser l'une sur l'autre. Ma bouche les couvrit de suçons, les aspira, les goba... Je finis par deux belles claques, sèches et bien sonores, main droite-main gauche.

— Allez, enlève ta jupe maintenant.

Elle fit tomber sa jupe et s'en débarrassa, terriblement sexy.

— Va te mettre à quatre pattes, là, sur le bord du lit... Non, tu gardes tes bottes !

Je la vis se placer, terriblement lascive, excitée de l'effet qu'elle me faisait.

— Cambre-toi bien. Écarte un peu tes cuisses. Tends tes fesses. Allez, offre bien ton cul !

Elle obéit, et ma main ne put s'empêcher de remonter du genou à l'intérieur de la cuisse jusqu'à l'endroit où la peau nue si douce, légèrement boudinée par le haut du bas, faisait un léger

bourrelet bombé, d'effleurer sa vulve ainsi que tout son pourtour puis, l'empaumant, de la presser comme un fruit mûr et bien juteux.

— Tes fesses sont vraiment magnifiques, et si blanches... Tu as déjà reçu le martinet ?

— Euh... non.

— Il va falloir : j'ai trop envie de cingler ces belles chairs.

— Hé, mais j'ai pas envie d'avoir mal !

— T'inquiète pas, ma toute belle, je vais juste te chauffer un peu ; tu as un trop beau cul !

J'allai dans l'armoire de ma chambre où je garde précieusement certains instruments de plaisir. J'y pris mon martinet aux lamelles de cuir, un bel objet dont j'aime faire usage sur certaines rotondités appétissantes.

Je me plaçai derrière Mimi qui, patiemment, docilement – mais non sans crainte – attendait à quatre pattes que je me livre à mon caprice : un cul blanc et aussi large, saillant juste en dessous du chemisier élégant qui s'arrêtait à la taille et faisait ressortir ce bel objet.

Ce qu'elle était bandante ainsi, en bas et bottes, offerte à mon désir !

Retenant dans ma main gauche les lanières pour mesurer la force, je les abattis d'un premier coup sur sa lune majestueuse.

— Outchhh... !

Elle tressaillit, surprise et un peu effrayée par la morsure sèche des lanières sur sa peau tendre.

J'appliquai régulièrement, comme un métronome, mon martinet sur toute la surface des fesses, visant tantôt l'une, tantôt l'autre, mesurant bien ma force pour ne pas qu'elle se cabre à cause d'une douleur insupportable.

Sa tête était tournée vers moi, inquiète. Elle vit que j'avais fait tomber pantalon et slip, et que ma queue était dressée, prête à l'action.

Je m'interrompais régulièrement et venais caresser cette belle sphère fendue, constatant que mon traitement n'avait laissé que de fines zébrures roses.

Elle semblait apprécier cette caresse apaisante.

— Enlève ton chemisier et ton soutien-gorge, tu seras plus à l'aise.

— Oui, il commence à faire chaud...

Je finis par des petits coups secs, portés de près, qui lui firent pousser comme des petits cris de surprise et secouer avec grâce son gros popotin si excitant. Je fis glisser les lanières sur ses reins, ses hanches replètes, puis plusieurs fois dans la raie de ses fesses, d'une caresse sensuelle et troublante. Enfin, à la façon d'un balancier, je lui assénai quelques coups d'intensité croissante dans ce sillon fessier, visant l'anus tendre et les bords rebondis de sa vulve.

Elle cria plus fort, sursauta, mais ne protesta pas.

— Là, c'est bien, tu es une bonne fille, tu as bien encaissé. Je suis désolé, mais je n'ai pas pu m'empêcher de fustiger un aussi beau derrière. Et puis ce gros cul m'excite tellement... Il m'aguiche tant qu'il méritait d'être puni pour ça !

Ce disant, je m'étais agenouillé derrière elle et je couvrais de caresses tendres et passionnées l'objet de mon désir ; mes mains insistaient sur l'intérieur des fesses et frôlaient sa vulve bien ouverte. Ma langue se mit à parcourir le profond sillon, de haut en bas, de bas en haut, alternativement, s'attardant sur le petit cratère étoilé et sombre, fondant sur le corail rose de sa fente. Elle se mit à gémir, à haleter : elle n'en pouvait plus, la grosse mère !

— Je vais te prendre, maintenant.

Et joignant le geste à la parole, je me plaçai contre ses cuisses encore gainées de nylon et je pénétrai lentement sa chatte : elle était chaude et douce, à peine humidifiée, toute serrée. Mes mains bien campées sur ses hanches, je la pris à grands coups de reins, allant buter à chaque coup de boutoir tout au fond de sa chatte soyeuse.

Elle poussait un cri de plaisir à chaque coup de pine.

Mes mains jouaient avec ses petits tétons qui pendouillaient de façon obscène.

Tout son corps tressautait et je voyais des ondulations parcourir sa chair, ses bourrelets, comme des vagues montant à l'assaut de la plage ; ce spectacle digne d'un bon film érotique ainsi que celui de ses jambes gainées par les bas couleur fumée, avec les bottes encore aux pieds, m'excitait au plus haut point et j'exultais, proférant des obscénités, mes mains crispées sur ses poignées d'amour, la manœuvrant par les seins, butant de plus en plus fort contre son pubis.

— Retourne-toi : je vais te baiser à fond, comme j'aime !

Elle s'installa sur le dos. Je lui écartai grand les cuisses, les relevai le plus haut possible et posai ses bottes sur mes épaules.

Je lui branlai son beau coquillage rose de ma queue en la faisant glisser de bas en haut, de haut en bas, puis je fis pénétrer le gland tout en la fixant dans les yeux, ses yeux azur écarquillés par le plaisir. Elle avait le visage écarlate, excitée comme jamais.

Lentement, j'entrai en elle, jusqu'au fond, jusqu'à buter, écrasant son pubis moelleux.

Mes mains plaquées sur ses cuisses, je me mis à la baiser à grands coups de reins longs et puissants ; elle criait à chaque butée. Je lui arrachais des cris de plaisir, elle lâchait des jurons, sa tête dodelinait de droite et de gauche ; elle prenait son pied comme une folle, perdant tout contrôle.

Très excité et heureux de ses réactions, je la fis venir bruyamment. Elle hurla, ce qui eut pour effet de me faire jouir comme un dément : je lâchai tout en elle, me répandant en grandes saccades de plaisir avec des grognements désespérés.

Nous restâmes un moment ainsi imbriqués tandis que je lui caressais doucement les cuisses et les hanches. Puis allongés sur le lit l'un contre l'autre, nous parlâmes à voix douce, partageant avec plaisir un long moment de tendresse.

— Je n'avais jamais eu autant de plaisir en faisant l'amour ; tu es un amant extraordinaire !

— Je n'ai rien d'exceptionnel...

— Tu es tellement attentionné : on dirait que tu me connais tellement, tu sais comment m'amener au plaisir.

— Je connais peut-être un peu le corps des femmes...

— Et puis je n'aurais pas cru qu'à mon âge on pouvait encore avoir du plaisir. Avant qu'on fasse l'amour ensemble il y a deux ans à Cuba, je pensais que c'était fini : je n'avais plus de désirs, plus d'envie de faire l'amour, et je ne pensais pas que ça pourrait revenir... Aujourd'hui j'ai joui comme une jeune fille ; même plus fort qu'une jeune fille ! Oh, cet été tu viendras chez moi quelques jours et tu pourras profiter de la mer, de la chaleur, du soleil... et de moi.

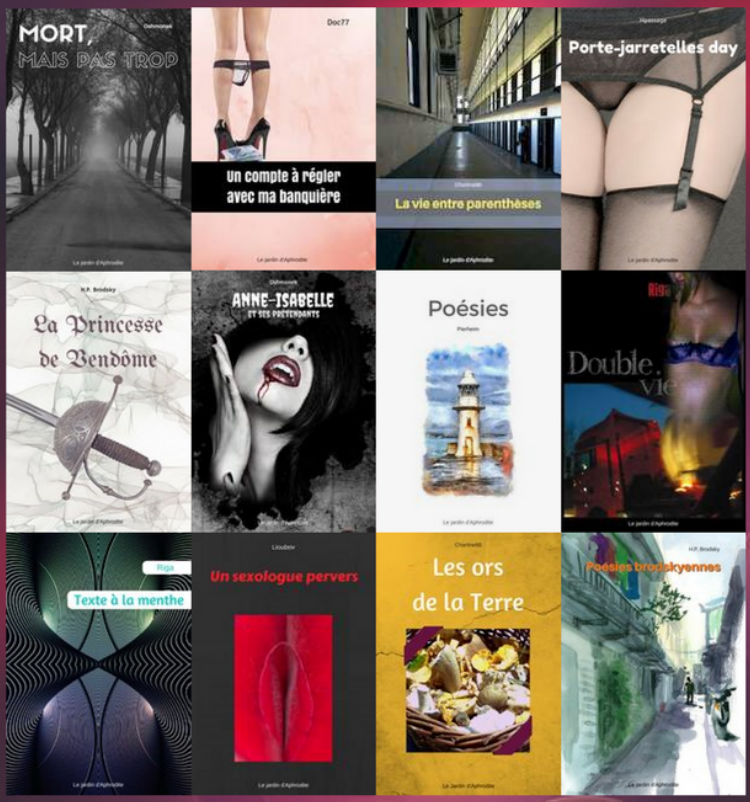
Nous demeurâmes longtemps enlacés, et les quelques jours qu'elle passa avec moi furent absolument délectables. Nous fîmes l'amour très souvent, et si ça ne fut pas à chaque fois aussi intense que le premier soir, le plaisir et la tendresse s'unirent pour nous offrir la semblance d'un bonheur momentané.

⋆

Malgré la distance, nous continuâmes à nous voir deux à trois fois l'an et à prendre du bon temps. Ce fut à chaque fois pour moi un ravissement et une excitation renouvelée de retrouver les grosses fesses de Mimi.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite